





*L'île aux parfums dorés*

*De la même autrice*

Fulgurances, suivi de A grands coups de chiffon

Les orages d'automne se fichent pas mal des paratonnerres

Le secret des fées

Derrière la façade

Anne Joséphine Nevart

L'île aux parfums dorés

*roman*

Bookelis, 2024



Prune

Je rêve d'un monde où les océans sont à l'eau de rose et où les îles seraient parfumées.

Les îles parfumées de lumière dorée sentaient la rose, le vent ramenait du large des embruns chargés de milliards de gouttelettes au parfum si doux que l'air délicat se déchirait comme une voile fine au fond de notre gorge. La tête enveloppée dans une myriade de légèreté se reposait au sein d'un bonheur éthéré qu'aucun autre lieu sur terre n'avait connu.

Les jours et les nuits s'écoulaient dans une sarabande fine sur un fil d'Ariane qui s'étend voluptueusement autour du monde comme une toile tissée par des mains innocentes, semant dans un geste protecteur et caressant un champ d'amour incommensurable.

Je suis née un matin de printemps au milieu des lilas. Dans le monde obscur où j'étais plongée depuis une éternité je n'avais rien vu, rien senti, juste entendu des borborygmes, des halètements, des soupirs, des mots étouffés, amputés des premières et des dernières lettres, à n'y rien comprendre. J'ignorais où je me trouvais, j'ignorais tout, l'existence, je nageais dans un liquide opaque, un monde en perpétuel mouvement, j'étais balancée d'avant en arrière sans que j'y sois pour quelque chose. J'étais bien, je n'avais pas mal, pas faim, pas froid, je ne savais pas que j'étais bien, je ne le saurai que plus tard. J'ai traversé un couloir, poussée par une force mystérieuse, j'ai été propulsée vers la lumière, j'ai été éblouie par la couleur et par l'odeur des lilas. Il y en avait partout, il n'y avait que ça. On m'a déposée sur un lit de lilas. J'ignorais ce qui s'était passé, tout d'un coup il y a eu la lumière, le froid, les couleurs, les odeurs.

Plus tard est venue la douceur. Les mains qui me portaient caressaient ma peau, j'avais pris conscience que je possédais un corps, que c'était agréable de passer entre des mains qui sentaient bon, qui s'attardaient sur mes joues, qui enveloppaient ma tête. Ces gestes m'ont appris beaucoup de choses, qui m'ont marquée à tout jamais. Surtout, que tu as un corps, unique, le tien, qu'il est précieux, sacré, qu'il faut en prendre soin, le chérir et l'offrir, l'honorer, et voir les autres corps aussi précieux que le sien, aussi subtils et importants pour les personnes à qui ils appartiennent. J'ai très vite compris que les émotions passent par le corps, je suis née au milieu des lilas qui ont bercé mon corps de leur solide parfum et de leur délicate couleur.



Les contours de l'île étaient roses, du même rose que le parfum de la mer. Sur le sable tiède, chauffé par des sources souterraines sorties tout droit du noyau flamboyant de la terre, nous aimions nous traîner comme des ombres et dessiner des empreintes aux formes magiques. Quelques fois je levais les bras et tentais de prendre un envol, qui me conduisait sur la branche d'un arbre surgi du lointain. Mes frères et sœurs riaient de ma plaisanterie. Ils faisaient semblant de croire aux histoires que je leur racontais, tellement belles qu'elles ne pouvaient qu'être vraies. Nous y croyions tous. Et le vent nous souriait, nous soulevait, et l'arbre repartait quand j'en redescendais. On se couchait côte à côte pour disparaître de la surface de la terre et pour écouter le chant qui venait de la mer, et qui cessait dès que nous bougions. Quelques fois un insecte surgissait entre les grains de sable et se frottait à une oreille, déclenchait un cri de terreur et le sursaut immédiat de la petite bande. Le chant de la mer s'arrêtait aussitôt. On scrutait l'horizon, espérant apercevoir les sirènes, mais les flots demeuraient déserts, leur inlassable danse ininterrompue dans un seul souffle. La mer protège les fragiles sirènes. Si le regard d'un humain les frôle, leur voix s'éteint. La mer les recouvre en présence des humains. Elle s'ouvre quand il n'y a personne sur la plage. Alors les sirènes s'élèvent au-dessus de la surface des vagues et s'approchent de la terre dans une danse gracieuse, avec des chants d'offrande et d'amour au vent qui les accompagne. Nous n'avons jamais pu en approcher une, en dépit de nos efforts. Nous restions des heures allongés dans le sable, les yeux ouverts malgré le soleil qui nous aveuglait, nous retenions notre souffle, peu à peu le chant montait au-dessus du rivage, il flottait dans les airs, rejoignait les nuages, s'étirait jusqu'à nous. Je luttais contre le sommeil qui me gagnait et l'envie de me fondre dans la chaleur des notes subtiles. J'aurais voulu partir avec elles, visiter les

lieux profonds qui les faisaient naître. Une fois j'ai vu l'ombre d'une sirène qui s'était réfugiée dans un nuage, le temps de cligner des yeux pour mieux la voir elle avait disparu. Une sirène, ça va très vite quand elle est hors de l'eau. L'eau c'est son élément, là où elle se berce, se prélassse, s'épanche, vit. L'air c'est une incursion dans le fragile, l'incertain, elles peuvent y pénétrer mais elles ne peuvent pas s'y installer, elles y sont de passage, elles sont sur leur garde, prête à s'enfuir au premier regard.

Certains soirs des nappes de brouillard flottaient entre le bleu du ciel et la surface de l'eau, elles s'étiraient jusqu'à toucher la mer où leurs couleurs se fondaient, le ciel disparaissait et la brume noyait l'horizon.

J'adorais ces instants, mes frères et sœurs avaient peur. Moi je savais que l'horizon allait resurgir et avec lui la mer et le ciel et la couleur enchantée de notre île. Il ne pouvait rien nous arriver. Nous étions une part, infime certes, de la nature, nous en faisions intimement partie. Notre souffle s'accordait avec le souffle de la nature, il prenait la couleur du vent et la texture de l'air. On ne bougeait pas, on aurait pu être n'importe où, au fond des océans, au-dessus des nuages, au creux de l'azur, on vivait là où se portait notre regard, sans limite, nous étions la vie à cet endroit.

La vie tourbillonnait en nous, autour de nous, partout. Il n'y avait pas de frontière, notre espace était illimité, des entrailles de la terre jusqu'au point le plus élevé du ciel. Nous étions fougueux, nous tournoyions dans la spirale de la vie, le bonheur et la joie nous habitaient, nous les semions autour de nous pour recréer le monde à chaque instant, notre passé se prolongeait dans le présent pour le futur des nouvelles générations, le monde meilleur n'était pas à inventer, il était là.

Notre grand-mère habitait à l'autre bout de l'île, dans une petite maison au milieu d'un grand jardin.

Elle était couturière, toute notre garde-robe venait d'elle. Pas question que l'une porte les vêtements de l'autre. Nos parents respectaient nos goûts, notre grand-mère ne comptait pas les heures pour créer le modèle qui sied à chacune. Pour les garçons c'était différent, le même modèle de pantalon s'imposait, selon la mode de l'époque. Grand-Maman tricotait des débardeurs à mettre pardessus leurs polos, ils faisaient contre fortune bon cœur, ils n'aimaient pas ça du tout, quand elle s'en est rendu compte elle a abandonné le tricot à leur grand soulagement. Elle leur taillait des chemisettes à manches courtes, ils les appréciaient, enfin ! Faites sur mesure, elles rivalisaient avec la haute couture ! Leurs corps changeait tout le temps, ils grandissaient, ils se musclaient, certaines fois ils grossissaient, jusqu'au jour où ils décidaient de ressembler à la vedette de cinéma du moment, ils étaient pires que les filles. L'été ils paressaient, l'automne ils se reprenaient, ils avaient le charme de l'insouciance et de la jeunesse. Mes sœurs et moi nous nous moquions d'eux chaque fois que nous les surprenions en flagrant délit de narcissisme, face à leur miroir, essayant des pauses, des mimiques avec le plus grand sérieux. Entre eux ils soutenaient les thèses les plus improbables sur la beauté et la force masculines. Ils prenaient leur revanche quand nous défilions comme des mannequins dans les vêtements et les chaussures de notre mère, outrageusement fardées, le rouge à lèvres débordant presque sur les oreilles !

Nous attendions avec impatience la visite de notre grand-mère. Mon père, son fils, lui était entièrement dévoué et particulièrement tendre avec elle. Il était son fils unique, elle le

considérait comme un dieu que tout le monde devait adorer. Tout le monde, cela voulait dire nous, ses enfants, et notre mère, son épouse. Son charisme lui accordait tout pouvoir, personne ne le mettait en doute, il n'en usait pas, ce n'était pas nécessaire, nous étions une famille aimante qui s'épanouissait chaque jour un peu plus. Le bonheur recouvrait tout, il avait pris possession de l'île, il vibrait d'un membre de notre famille à l'autre. Nous ignorions qu'il existait des êtres qui ne s'aiment pas.

Ma grand-mère arrivait sur une bicyclette d'un autre temps, mais pour rien au monde elle n'en aurait changé. Impossible de la faire monter dans une voiture.

- Tant que mes jambes me permettront de pédaler, je viendrai en bicyclette, affirmait elle fièrement.

Pendant les vacances, elle m'emmenait dans sa maison. Mes sœurs ne s'intéressaient pas à la couture, moi, je rêvais de créer des robes de princesse. J'aimais la voir coudre sur sa machine, je suivais l'avancée du tissu sur le socle où s'enfonçait une aiguille presque invisible tellement elle allait vite, le tissu semblait courir vers le bout de la table, j'avais le droit de le retenir, juste avant qu'il ne glisse par terre. J'avais également le droit d'enfiler le fil sur l'aiguille, de tourner le volant qui la guidait pour la faire entrer au fond du socle dont elle ressortait, accompagné d'un deuxième fil, récupéré par un mystérieux mécanisme activé par une canette. Ma mère cousait à la main, ou plutôt elle reprisait nos affaires, même nos chaussettes, nous jouions quelques fois de manière sauvage et oublions la fragilité de nos mises. Un bout de bois ne risque pas d'amocher une jupe, mais quand on tire dessus, ce n'est jamais le bois qui

cède. Maman soupirait, puis souriait et sortait sa petite boîte à couture. Elle refusait d'acheter une machine à coudre, elle n'avait pas l'intention d'apprendre à nous confectionner nos robes, notre grand-mère le faisait très bien, à chacun son métier, affirmait-elle

- Quel est ton métier ? lui demandé-je un jour

- Le plus beau métier du monde : maman, répondit-elle sans hésiter avec une délicate caresse sur ma joue et un long soupir de satisfaction.

Ma grand-mère venait quelques fois nous garder. Elle restait quelques jours, nos parents s'éclipsaient le temps d'un week-end prolongé ou d'une petite semaine. Ils n'allaient jamais très loin, ils ne quittaient pas l'île, juste ils prenaient un peu de temps pour eux, nous sachant entre de bonnes mains.

Deux fois par an les cigognes survolaient l'île, une fois du nord au sud, une fois du sud au nord. Certaines d'entre elles s'arrêtaient chez nous, je veux dire, sur l'île, et n'en repartaient qu'au retour de leurs congénères, six mois plus tard. Elle construisaient un nid aux abords d'un village, où elles étaient certaines de trouver de la nourriture. Ma grand-mère les connaissait, elle les appelait par leur nom, des noms de filles, jamais des noms de garçons : Henriette, Samantha, Jocelyne, Pirouette, Cacahuète, Marguerite, Annabelle, Coryphée, Plumette. Certains noms ne m'étaient pas familiers, je ne les avais jamais entendus dans la bouche de personne, je soupçonnais ma grand-mère de les avoir inventés spécialement pour nous, elle était très coquine, elle aimait nous faire des farces. Je ne savais pas toujours sur quel pied danser avec elle. Elle disait que les cigognes s'arrêtaient chez nous parce qu'elles étaient fatiguées après leur long voyage avec un bébé au bout de leur bec. Elles déposaient le bébé chez les parents et s'accordaient un temps de repos dans les nids alentours. Je la croyais sans l'ombre d'un doute. En effet, je pouvais voir les parents promener le bébé peu après leur arrivée. Il arrivait comme ça un ou deux bébés à chaque saison. Et les cigognes étaient heureuses de pouvoir s'établir parmi nous un moment, le temps de constater qu'on prenait bien soin du bébé qu'elles avaient confié à un couple, de reprendre leur souffle et de repartir, revigorées, en joie, prêtes pour de nouvelles missions.

Un jour, une cigogne a tourné au-dessus de notre maison, longuement, comme si elle cherchait quelque chose, ou quelqu'un. Nos parents étaient partis quelques jours, nous étions sous la bonne garde de notre grand-mère, toute excitée à l'idée de nous avoir rien qu'à elle.

- La cigogne a un cadeau pour tes parents, je crois, elle les cherche, elle va les retrouver sur leur lieu de vacances
- C'est quoi, le cadeau ? demanda ma plus jeune sœur
- Un bébé, forcément, répondis-je, les cigognes, elles offrent des bébés, c'est leur spécialité !
- C'est exact, reprit notre grand-mère, je crois que cette année, c'est au tour de vos parents de recevoir un bébé.

Nous étions curieux de voir le bébé. En fait on n'avait jamais vu une cigogne avec un bébé dans le bec, à part sur des cartes postales ou dans des livres. Quand elles arrivaient, nous les observions dans le ciel pour tenter d'apercevoir le bébé, vêtu de rose si c'était une fille, vêtu de bleu si c'était un garçon. Elles volaient trop haut, ou trop vite, en tout cas, on n'en a jamais vu un seul !

- Quand elles volent, elles attachent le bébé sur leur dos, bien serré entre leurs ailes, le tenir dans le bec serait trop dangereux. Elles le détachent une fois posées dans le nid.
- C'est pour ça qu'elles sont plusieurs dans le nid, une qui construit le nid, une qui surveille, et une qui porte le bébé ?
- C'est exactement ça, tu as tout compris, confirma notre grand-mère en me tapotant la tête avec un petit sourire de complaisance.

Les cigognes se sont installées, nos parents sont revenus. Sans bébé. Affolée, j'ai demandé :

- Je croyais que vous reviendrez avec un bébé, on a vu la cigogne ! m'écriai-je

Notre mère se mit à pleurer, notre père la prit dans ses bras, la fit asseoir et la consola comme il put :



- Sèche tes larmes, cela ne changera rien, tu verras, ce sera pour la prochaine fois, en attendant nous avons des enfants, il faut s'occuper d'eux maintenant, nous avons tout le temps de recevoir un nouveau bébé.

Puis il se tourna vers nous :

- Ce n'est pas fréquent, mais ça arrive, la cigogne a eu un certain nombre de bébés à distribuer, elle s'est trompée dans son calcul, quand notre tour est arrivé elle n'avait plus assez de bébés.

- C'est dommage, fis-je, résignée, mais ce n'est pas grave, ce sera pour la prochaine fois, hein maman ?

Maman me regarda, les yeux pleins de larmes

- Je m'étais tellement réjouie, je suis très triste, vraiment très triste, et elle s'effondra dans les bras de notre père.

Notre grand-mère suggéra de laisser nos parents tranquilles, afin qu'ils puissent se remettre de leur déception. Elle nous conseilla d'aller jouer dehors, d'oublier ça, et surtout d'être très sages, pour que papa et maman puissent redevenir comme avant. Nous étions toujours très sages, je n'ai pas bien compris pourquoi ils faisaient tant d'histoire pour un bébé pas livré, alors qu'ils ont déjà des enfants et qu'il leur suffit de patienter une petite année.

Quand notre père nous rejoignit dans la cour, je lui fit part de mon étonnement. Il s'accroupit, me prit la main, qu'il garda tendrement dans la sienne. Il m'expliqua que maman est une personne sensible, qu'ils étaient certains qu'ils auraient ce bébé, ils avaient reçu de nombreux signes, ils n'ont pas douté un seul instant qu'ils ne l'auraient pas, ce n'était jamais arrivé, de mémoire d'ilien. Quand on se réjouit trop à l'avance, la

déception est grande et douloureuse. Il faudra du temps pour que les choses redeviennent comme avant, mais il me promet que cela ne changera rien pour nous, ils nous aiment, ils sont heureux de nous avoir, on va retrouver la joie de vivre et garder l'espoir que la cigogne sera bien au rendez-vous la prochaine fois. Sur ce, il nous embrassa tous avec effusion. Nous sommes restés longtemps blottis dans ses bras.

Nous avons appris à lire très tôt, nos parents nous ont enseigné les premières lettres, puis les syllabes, puis les mots, nous les recopions sur de grandes feuilles que notre père ramenait du bureau où il travaillait. Il était relieur, notre vie s'était très vite articulée autour du livre. Il avait installé un massicot dans la cave pour pouvoir travailler chez lui. La cave était devenue un atelier de reliure où j'aimais flâner au milieu des odeurs de papier, d'encre, de cire. Je me penchais pour lire les titres des livres coincés dans la presse dont la couverture venait d'être collée, je frissonnais au bruissement de la lame du massicot traversant les feuillets agglutinés, mes yeux s'accordaient au son des aiguilles reliant les cahiers, le fil passé sur la boule de cire glissait entre les pages. Encore aujourd'hui, quand je lis un livre je retrace les étapes de sa fabrication, même si aujourd'hui sa fabrication est totalement différente de celle que j'ai connue.

Nous étions autorisés à assister à la gravure du titre sur le dos. Nous devons retenir notre souffle pendant que notre père découpait la feuille d'or déposée sur le coussinet de cuir en fines lamelles. Il déposait la lamelle d'or sur l'empreinte et appliquait le fer chauffé à bloc dans l'empreinte à travers la feuille. Il découpait juste ce qu'il fallait pour couvrir la surface du fer à empreinte sans en gaspiller une miette, puis, il balayait délicatement le titre qui venait d'apparaître avec un pinceau pour récupérer la poussière d'or qui avait débordé. Il excellait en cela, c'était l'opération que je préférais, notre mère était fière de lui et ne manquait aucune occasion de nous rappeler qu'il avait été le meilleur ouvrier de France, sur mille candidats !

Par contre nous détestions l'odeur de la colle à base d'os qui était maintenue à petits bouillons sur la gazinière. Elle se répandait, nauséabonde, dans toute la maison. Nous avions

beau fermer la porte, l'odeur passait par tous les interstices, on la retrouvait dans toutes les pièces. Nous suffoquions dans cette étuve dégoûtante. Lorsque j'appris de quoi elle était composée, je n'en fus que plus dégoûtée. Dès qu'arrivait le moment d'assembler les cahiers et d'encoller les pages de garde je m'éclipsai sous le regard amusé de notre père. Lui, il avait pris l'habitude et ne s'attardait pas à ce genre de détail. Il nous disait que pendant la guerre ils en ont vu d'autres ! Je trouvais que ce n'était pas une raison, nous le laissions seul avec son pinceau dégoulinant de colle fumante. Nous revenions pour assister à la délicate opération de la gravure en lettres d'or sur la tranche, un moment de grâce où l'alchimie entre ses gestes et nos âmes béates était au summum.

Je lisais certains livres que mon père recevait pour les relier. Je profitais de la période des préparatifs pour les feuilleter, je lisais ceux qui me semblaient intéressants. C'était souvent des livres d'histoire, des récits, rarement des romans, quelques fois des contes et des légendes. Je devais me dépêcher de les lire, avant leur restauration, car une fois que le travail était commencé, je n'avais plus le droit d'y toucher. Mes frères et sœurs se contentaient de tourner les pages, sans s'attarder, cela ne les intéressait pas plus que ça, ils préféreraient que je leur raconte l'histoire, dans les grosses lignes. Par contre nous lisions tous sans exception les contes et les légendes, qui nous intriguaient par leur mystère. Nous étions fascinés par les créatures inhabituelles et les animaux qui parlaient, le loup, le chat botté, les petits cochons, les sept petits chevreux. Nous attendions avec impatience le dénouement avec le prince charmant et rêvions de le rencontrer à notre tour un jour. Sans passer par la case sorcières et maléfices, bien entendu !

Ma grand-mère m'avait offert mon premier livre, le premier livre que j'ai lu en entier, du début à la fin (il m'arrivait de commencer un livre, de n'en lire qu'une partie, soit qu'il cessât de m'intéresser, soit que mon père me le reprenait pour le réparer). J'étais la première à recevoir un livre, rien que pour moi, c'était l'histoire de Jeanne d'Arc, un livre avec des images éloquentes. Je m'étais prise d'affection pour cette petite bergère qui avait osé affronter à elle seule l'ennemi pour libérer son pays, elle est restée longtemps mon héroïne préférée, je découvrais le courage, la ténacité, j'étais subjuguée par cette fille, jeune, pure, qui avait osé braver les autorités, avancer envers et contre tous, envers et contre tout, qui a réussi à libérer son pays, même si ça se termine mal pour elle. J'étais stupéfaite que l'on puisse entendre des voix que personne d'autre n'entendait, je me demandais si ça pouvait nous arriver, à nous aussi. Nos parents en ont profité pour me conforter dans cette éventualité et me conseillèrent d'être bien sage, Dieu ne s'adressant qu'aux enfants sages. J'étais docile, une petite fille modèle, j'allais à l'église où je tendais l'oreille, j'étais sûre que c'était le lieu idéal pour que Dieu prenne la parole. Dieu ne s'est jamais adressé à moi, je me suis fait une raison, d'une certaine manière ça m'arrangeait, être obéissante était fastidieux ! Faire des bêtises, des petites bêtises j'entends, est assez grisant. D'ailleurs, Dieu n'avait aucune raison de me demander de me mettre en route pour délivrer mon pays, tout allait bien dans le meilleur des mondes. C'était en tout cas un très beau livre, je l'ai gardé longtemps. J'ai passé des moments inoubliables, assise à côté de ma grand-mère qui cousait sur sa machine à pédales, et moi, lisant les plus belles pages de mon premier livre. Entre deux bandes de tissu je lui en lisais un passage. Elle a fait semblant de ne pas connaître l'histoire de Jeanne d'Arc, j'étais fière de pouvoir l'instruire.

Sur l'île parfumée nous ne dépendions de personne, ou si peu. La mer nous procurait des poissons sauvages qu'on attrapait facilement, ils s'aventuraient jusque sur nos plages sans se méfier de nos pièges.

Nous élevions des poules et des lapins qui finissaient dans nos assiettes sans que l'on sache comment. Notre mère nous emmenait en forêt pendant que notre père endossait le tablier de boucher. Nous n'avons jamais remarqué qu'il manquait un lapin ou une poule, les animaux vivaient en liberté, quoique surveillée au sein d'un immense enclos dont nous franchissions les limites sans problème, de nombreuses portes donnant accès à la parcelle voisine. Quelques fois surgissait un canard ou deux, nous n'y prenions pas garde, quand nous distribuions des grains, un volatile de plus ou de moins nous laissait indifférents. Nous n'avions pas de grands rapports avec ces animaux, ils ne répondaient à aucun prénom, ils ne nous suivaient pas comme les chiens, ils s'éparpillaient dès qu'ils nous voyaient arriver, sauf en fin de journée pour la distribution de la pitance. Ils faisaient partie du décor, ce qui tombait dans nos assiettes était le fruit du travail de nos parents, nous avons appris à manger ce qu'on nous donnait et c'était toujours très bon. Notre confiance en nos parents était inconditionnelle, nul doute ne venait obstruer notre vision des choses, nous savions que c'était eux qui commandaient, ils nous disaient de bien observer leurs règles pour pouvoir faire pareil le jour où l'on serait grand. Et tout se passait bien.

Nous avions également un immense potager, qui donnait sur un verger où j'aimais me promener les jours de chaleur, sautiller d'une ombre frémissante à l'autre. Nous nous prenions les pieds

dans les racines au milieu des herbes qui nous arrivaient au visage, nous avançons à l'aveuglette en écartant les hautes tiges, nous tombions la tête la première dans l'abondante végétation. Une myriade d'insectes s'élevaient dans les airs avec des sons diffus où se mêlaient surprise et excitation. Les fleurs gorgées de soleil courbaient leur corolle, pliaient, se brisaient sous notre poids, les tiges se fendaient dans un craquement sec, leur gémissement me fendait le cœur. Je ramassais les pétales éparpillés que je faisais sécher sur le rebord de ma fenêtre. La plupart du temps elles se froissaient, rétrécissaient, se recroquevillaient, s'enroulaient sur elles-mêmes et pourrissaient. Notre père m'apprit à faire du compost avant l'heure, à défaut de confectionner des sachets parfumés ! Je me contentais des grains de lavande qui séchaient directement sur leurs branches, il n'y avait qu'à passer la main sur leur tige et laisser les grains tomber dans un récipient qui sentait bon toute l'année, au fil des ans le parfum s'était incrusté dans la matière. J'aime l'odeur de la lavande, j'aime ces petites fleurs délicates qui attirent les abeilles, j'aime leur couleur indécise qui s'éclaircit et s'assombrit comme le temps, mais j'avais envie de quelque chose de nouveau, de différent, j'aurais aimé me démarquer, recueillir le parfum d'une autre fleur, je ne voulais pas me contenter de faire ce que font les autres. Je trouvais par ailleurs que les buissons de lavande affichaient un air supérieur, ils occupaient une grande place, ils se propageaient effrontément sans égard pour les autres fleurs, étouffant les plus petites, les plus discrètes, les plus fragiles, qui avaient du mal à s'extraire d'entre les herbes sauvages ou à se frayer un espace entre leurs volumineuses touffes. J'admirais la robustesse de la lavande, elle croissait sans gêne entre les herbes, au milieu de la rocaille, aucune plante n'en venait à bout, elle envahissait le moindre recoin resté vierge, elle

grandissait, se renforçait d'année en année. Elle devenait aussi épaisse qu'un arbuste, avec des ramifications qui partaient dans tous les sens, on avait beau la tailler, elle revenait plus forte la saison suivante. Elle soumettait son feuillage au vent qui faisait danser les nuances du bleu tendre au gris presque sévère. Elle agitait ses branches chargées de fleurs comme une bannière, défiant le soleil et la terre, avec des exhalaisons enivrantes. J'étais triste pour les autres fleurs, qui se fanaient pour un oui pour un non, pour la pivoine qui perdait tous ses pétales en un seul jour de pluie, pour les dahlias bouffés par les escargots qui périssaient en quelques jours. La lavande n'avait peur de rien, ni des insectes, ni du vent, ni de la pluie, ni du soleil, ni même de la main des hommes, c'est elle qui choisissait de vivre ou de mourir. Je l'enviais autant que je lui en voulais. Mais je ne résistais pas à son charme. Le moment venu, quand ses fleurs devenaient des graines, je répondais à son appel silencieux, une fragrance discrète qui me signifiait que le moment de la cueillir était venu, je coupais ses branches que j'étais sur la table de notre remise. Je les laissais là quelques jours, le temps qu'elles se fassent à leur nouvelle destinée, puis j'égrenais à la main les tendres épis, je recueillais les graines dans une bassine et m'enivrais de leurs effluves. Notre père brûlait les branches dans le poêle à bois, ça crépitait et sentait bon dans toute la maison. Je cousais des sachets en forme de cœur et j'y versais mes graines de lavande. L'été se confinait dans nos armoires de l'automne au printemps, en passant par l'hiver où il redoublait d'efforts pour imprégner nos lainages.



Les rares moments où nous étions malades, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, c'étaient des moments de bonheur particulier, même s'ils étaient tachés de quelques souffrances et démangeaisons. Nous avions le droit de rester au lit toute la journée, notre mère venait sans arrêt nous caresser le front, pour voir si la température avait baissé prétendait-elle, mais c'était si doux qu'il y avait sûrement encore autre chose la dessous. Elle entrait dans la chambre sur la pointe des pieds, nous faisons semblant de dormir, elle fermait les volets car cela était mauvais pour nos yeux, elle s'attardait comme si elle n'avait rien d'autre à faire que nous regarder dormir, notre étions le centre du monde, c'était délicieux.

Quand l'un de nous tombait malade, nous savions que tous tomberaient malades peu après, sauf pour les refroidissements qui n'appartenaient qu'à celui qui s'était aventuré sous le vent avec les cheveux mouillés. A tour de rôle nous avions contracté la varicelle, la rougeole, la rubéole. Bien sûr il y eut quelques gripes passagères qui nous clouèrent au lit plusieurs jours, des bronchites soignées avec des plantes que nous ramassions dans les prés et que notre mère faisait sécher au-dessus des armoires pour en faire des infusions à la première toux. Le médecin venait de loin, il prescrivait plusieurs doses, en prévision des prochains malades. Nous avions tous le même traitement. Notre père, qui était secouriste, nous faisait une piqûre, nous en avions une peur bleue, il nous en administrait deux à quelques jours d'intervalle, avant la troisième nous étions guéris comme par enchantement. Cependant il gardait les troisièmes doses, si bien que nous prenions soin de ne pas tomber malade deux fois dans la même année, sans quoi nous écopions des doses économisées.